Hayle. 1814 &c

ROYAUME D'HAYTI.

Au Cap-Henry, le 26 Mars 1815, l'an douzième de l'indépendance.

LETTRE

DU

COMTE D'ENNERY,

Lieutenant Général des Armées de Sa Majesté, etc.

A Son Ami le C... de R..., à Londres, sur les Hauts faits et les Prouesses militaires du Général DESFOURNEAUX, à Hayti.

Les nouvelles que nous attendions, mon cher C..., de votre monde politique, sont arrivées à Hayti; je vous remercie de l'envoi que vous m'avez fait des derniers écrits et mémoires offerts au gouvernement français, pour le nouvel asservissement de notre pays à ses ci devant oppresseurs; au nombre de ces jongleurs de diplomatie, de ces vampires, se trouve un certain M. Etienne Desfourneaux, parvenu au grade de lieutenant général des armées françaises, à peu près de la même manière que Crispin est devenu medecin; ces

A

être, après avoir commis à Hayti toutes les horreurs que les divers gouvernemens, qui se sont succédés dans sa patrie, ont ordonnées, a osé présenter, le 16 Septembre 1814, à la chambre des députés de France, un prétendu plan de conquête, sur cette terre qu'il a si souvent arrosée du sang de ses habitans.

D'après le caractère connu d'immoralité et de scélératesse des ex-colons, nous ne pouvons douter que notre anéantissement total soit l'objet principal qui occupe le cabinet français, suscité par les ex-colons et leurs partisans.

Comment ce peut il, mon cher C..., que le général Desfourneaux, dont aucun fait militaire n'a mérité le grade qu'il occupe, puisse s'aviser de proposer des moyens d'attaques, qu'il dit infaillibles contre nous, et croire que nous sommes disposés, après vingt-cinq années de liberté, de rentrer sous le joug que nous avons brisé sans retour? Quelle chimère! Quelle contradiction!

Je vais rappeler à votre mémoire le portrait et les hauts faits de ce général, trop connus parmi nous; l'impartialité guidera ma plume, et vous vous convaincrez qu'elle espèce de confiance peut mériter cet homme, de ceux qui doivent l'employer; et d'après les faits que je relate, si jamais une nation guerrière peut craindre d'être asservie par une armée commandée par un pareil homme.

Le général Desfourneaux est d'une assez grande taille, sans proportion, sans grâce et sans tournure militaire, ayant la physionomie désagréable, les yeux louches et bordés de cirons; les cheveux châtains et le regard bas; il est d'un caractère féroce et brutal; son ton est grossier; et

d'après ses manières, il est aisé de se convaincre qu'il n'a point eu d'éducation ; il raisonne à tort et à travers, sur des choses mêmes qu'il ne devrait pas ignorer, puisqu'elles font partie de la profession qu'il a embrassée.

Vrai pilier de taverne, crapuleux, dissipateur et libertin ; orgueilleux, vain et fier par occasion, il lui manque même la qualité la plus commune aux militaires [la bravoure].

Le général Desfourneaux arriva dans cette capitale au mois de Septembre 1792, avec les commissaires civils Polverel, Sonthonax et Ailhaud, pourvu du grade de lieutenant colonel du régiment du Pas de Calais, dont il avait été un des recruteurs.

A la fin de Mars 1793, il eut le commandement du détachement qui escortait les commissaires d'ici au Port-au Prince.

Au mois d'Avril de la même année, en arrivant dans la ville de Saint Marc, il commença à déployer son caractère ; étant à la comédie de cette ville, il fit mettre à la porte M. Dubosc, second capitaine d'un navire de Bordeaux, homme d'honneur, qui l'avait précédé dans la loge, sous prétexte qu'il l'offusquait ; mais craignant l'événement du lendemain, il ordonna au capitaine de ce bâtiment, de faire mettre le sieur Dubosc aux arrêts, se proposant de partir avant la levée de ses arrêts ; le départ ayant été différé de quelques jours, le sieur Dubosc fut relaxé, et joignit le général Desfourneaux au café, et lui demanda raison de l'acte despotique et d'autorité qu'il avait commis envers lui ; la réponse du général Desfourneaux fut de *crier aux armes*, tant il crai-

gnait Dubosc; et même qui le croirait, il voulut faire incendier la ville par les coupe-jarrets qui le suivaient; les chefs de corps s'opposèrent à cette horreur.

Arrivé au Port au Prince, il eut le commandement de la place de cette ville et se trouve-là, au comble de ses désirs, maître d'arrêter, de piller et de voler, aussi il exerça avec le capitaine de police Almanjor, avec lequel il s'était lié, un monopole honteux: ils commirent toutes sortes d'actes vexatoires sur les habitans et les négocians; ils les faisaient mettre en prison; en suite leur donnèrent des passeports, moyennant une somme de cent gourdes, et aussitôt qu'un habitant était embarqué, Desfourneaux tombait chez lui et faisait main basse; il prenait meubles, effets et jusqu'à la femme de cet habitant.

Tous les matins, il enseignait le maniement des armes à la garde nationale, la canne à la main, et n'épargnait personne, surtout à la parade. Les habitans du Port-au-Prince se rappelent avec indignation jusqu'à quel point il porta la brutalité. Invité à un déjeûner chez la veuve Brunet, qui tenait alors maison de jeu, il s'engagea dans une partie où, après avoir perdu tout son argent et ce qu'il avait pu emprunter, il éteignit les lumières, et de concert avec quelques filoux qu'il avait aposté là, il dévalisa la banque et s'en alla les poches pleines.

Il inventa le tourment de la clef sur les sieurs Forté, Médria et Pelissier, qui lui avaient été dénoncés par un sieur Garbage, afin de leur faire avouer l'endroit où ils avaient caché leur or et leur argent; il fit brûler une phalange de l'index

de la main droite du sieur Létang, afin de lui faire avouer où il avait caché ses espèces.

Il reçut des sieurs Pellé frères, Florence et Lerebourg, veuve de Bory et autres habitans du Port-au-Prince, des sommes immenses qu'il leur extorqua pour faciliter leur évasion des prisons, où il avait contribué à les y faire mettre.

Enfin tant d'autres crimes et vexations que le général Desfourneaux commit dans cette ville sont encore à la connaissance de tous ses habitans.

L'arrivée de Galbaud au Cap Henry, au mois de Juin 1793, força les commissaires de quitter le Port-au Prince pour se rendre dans le Nord; Desfourneaux retourna avec eux, et eut encore le commandement de leur escorte.

Arrivé à Ennery, chez Roufilier, habitant de ce quartier, qui les avait reçus chez lui, Desfourneaux lui ayant demandé du vin, celui-ci pretexta ne pas en avoir, et les dragons d'Orleans, de l'escorte des commissaires étant parvenus à en découvrir dans les greniers de la maison, en apportèrent; et malgré que Roufilier, par économie, leur disait que c'était de la tisanne sudorifique qu'il avait fait mettre en dame-jeannes pour ses agriculteurs malades, les dragons d'Orleans débouchèrent les dame-jeannes et apportèrent le vin à Desfourneaux, qui furieux fit venir Roufilier et le fit amarrer à un pilier de sa maison; sa fille toute éplorée, vint se jeter a ses genoux pour obtenir la grâce de son père; Desfourneaux à cette vue, saisit cette jeune personne, dont la beauté était encore relevée par les larmes, et abusa de sa situation malheureuse, en lui promettant la grâce de son père, qui etait toujours

attaché à ce pilier. Après avoir assouvi sa rage; il ne voulut rien accorder ; car à son départ il fit conduire Roufilier, lié et garroté sur un cheval, jusqu'au Cap-Henry, où il le plongea dans un cachot. Crime qui fait frémir la nature, et qui blesse toutes les idées de justice et d'honneur qui sont l'apanage des militaires.

Cet habitant n'eut son élargissement qu'à l'affaire du 20 Juin 1793.

Je vous laisse à juger, mon cher C...., quelle espèce d'homme est celui que les ex-colons ont choisi pour défendre leur cause ; ils n'ignorent certainement pas tout ce que ce général a exercé sur certain d'eux, et cependant c'est leur oracle.

Après l'affaire de Galbaud, le général Desfourneaux eut, au mois de Juillet de la même année, le commandement d'une forte expédition pour reprendre le camp Lesec, situé à la Sainte-Suzanne, dont le commandant haytien Charles Lesec se trouvait sous les ordres du général haytien Jean-François, lequel à cette époque commandait pour les espagnols.

Arrivé sur les lieux, le général Desfourneaux, sans prendre de mesures, fit cerner le camp et attaqua immédiatement. Le commandant Charles Lesec en était absent avec une partie de ses troupes; son frère Garçon Lesec qui commandait en son absence résista à l'attaque ; Charles Lesec s'y présenta avec sa troupe et força l'entrée, et de suite fit sortir son frère avec la majeure partie de ses troupes, et ils repoussèrent Desfourneaux avec perte; et en faisant sa retraite, Desfourneaux tomba dans une embuscade commandée par le commandant Maquignon Dodeval, qui le

mit en pleine déroute et le poursuivit jusques sur l'habitation Brécourt, près du bourg du Trou.

C'est alors qu'il s'aperçut de sa sottise et de la perte qu'il venait d'éprouver; il fut rudement censuré par ses troupes et on lui donna toutes espèces d'épithètes injurieuses.

Sur ces entrefaites, plusieurs des paroisses de la province du Nord se rendirent aux espagnols, de ce nombre furent celles du Dondon, de la Marmelade; celle de Plaisance était dans ce cas, lorsque le commissaire Polverel s'y transporta avec un corps de troupe et arrêta les conspirateurs.

Les espagnols furent repoussés; Ennery et quelques autres paroisses furent reconquises par le général haytien Chanlatte, qui combattait pour la république, sous les ordres des commissaires.

Polverel voulut attaquer les espagnols jusque sur leur territoire; mais rappelé au Port-au-Prince par des troubles qui s'y étaient manifestés, il confia l'expédition de St-Michel de la Talaye au général Desfourneaux, dans le mois d'Août 1793.

La garnison de Saint-Michel était sous les ordres de don Cabrère; elle n'était composée que de deux bataillons de gardes nationales, sous les ordres des lieutenans colonels Alie Dufaïé et Baptiste Gabard, qui faisaient partie des troupes du général Biassou, et d'un faible détachement de troupes espagnoles sorties de St-Raphaël, qui arrivèrent à St-Michel le matin, au moment où le bourg allait être attaqué.

La division qu'il commandait pour cette expédition, était composée des troupes du Morbihan, de la Charante, de Béarn, de Dillon, du Pas de Calais, de la légion de l'Ouest, connue sous le

nom de l'Egalité, des gardes nationales d'Ennery, des Gonaïves, de Saint-Marc, de la plaine de l'Artibonite, et d'une cavalerie formidable; cette armée avait avec elle six pièces de canon de campagne, ses attirails, munitions nécessaires, etc.

Arrivé devant la place, Desfourneaux somma le commandant de la lui remttre ; don Cabrère refusa, fit une réponse digne d'un brave militaire.

Alors Desfourneaux ordonna l'assaut sur une colonne, sans prendre aucune des mesures que le simple gros bon sens commande en pareil cas.

Les troupes défilèrent au pas de charge ; elles furent reçues vigoureusement.

Pendant l'action, Desfourneaux reçut une légère blessure à la main droite, tomba de cheval, poussa des hauts cris : « Je suis perdu, je suis » mort ; à moi Ferdinand, Lastour, mes aides de » camp, où êtes-vous ? êtes-vous blessés ? êtes- » vous morts? etc. ».

Ces cris jetèrent la confusion parmi ses troupes; qui abandonnèrent le terrein, laissant les pieds des remparts couverts des cadavres des officiers et soldats, entassés les uns sur les autres.

Le général Biassou, qui avait été averti par le commandant Jean Lafaucherie, arriva au moment de la déroute, se mit à la poursuite des fuyards, et les atteignit sur la batte de Drouillard; Desfourneaux cria : *sauve qui peut, son cri d'armes;* les troupes furent encore taillées en pièces ; les canons, les provisions de guerre et de bouche, l'ambulance, et jusqu'aux violons qu'il avait apporté pour faire ses bamboches ordinaires, tombèrent au pouvoir du général Biassou.

Desfourneaux

Desfourneaux rentra honteusement au bourg d'Ennery avec les débris de son armée, en se faisant porter dans un hamac, tout le monde le vit, et se convainquit que ce général n'avait été que légèrement effleuré à la main droite ; tel fut le résultat d'une expédition qui promettait des merveilles ; [mais ce fut la montagne qui accoucha d'une souris] parce que celui qui commandait n'avait pas su profiter de l'avantage que lui donnait ses troupes, ses canons et le terrein.

Polverel indigné de la conduite de Desfourneaux dans cette affaire et sur le rapport d'un discours que Desfourneaux lui avait attribué, et qui suivant Polverel avait en partie déterminé la trahison de Lapointe, commandant alors à l'Arcahaye, en Septembre 1793 ; Polverel le fit incarcérer et traduire à une cour martiale, présidée par le chef de brigade Monbrun ; il fut destitué ; mais par ses intrigues et les ressorts qu'il fit jouer auprès des commissaires, ils le nommèrent (oubliant leurs justes préventions) à la place d'instructeur de la légion de l'Ouest, peu après à celle de chef de brigade du régiment d'Artois, connu nouvellement sous le numero de 48e demi-brigade.

Par ses incartades et fanfaronnades, il occasionna, dans la nuit du 16 au 17 Mars 1794, une rixe entre la demi brigade qu'il commandait et la légion de l'Ouest, que commandait Monbrun.

Les deux corps se battirent dans les casernes ; Desfourneaux et le ramas de troupes qui composait la 48e, furent chassés par Monbrun, et les haytiens de la légion de l'Ouest, qui les forcèrent

de s'embarquer sur des navires étrangers qui se trouvaient en rade du Port au-Prince, et qui appareillèrent de suite ; ils furent à leur sortie pris par les anglais et échangés peu à près.

Chargé d'une autre expédition à l'Acul de Samedi, où étaient les troupes du général Jean-François, il prit possession et campa au morne de la Vigie, point le plus élevé de cet endroit ; il s'y fortifia et resta pendant plusieurs jours, quoiqu'il eût ordre d'attaquer le général Jean-François, et qu'il avait des forces suffisantes ; ce qu'il n'osa faire ; celui-ci ennuyé de l'inaction de Desfourneaux, le fit attaquer, et chargea cette opération les colonels Noël Artau et Titus, avec les gardes nationales sous leurs ordres. Ces deux braves officiers le chargèrent si vigoureusement, qu'ils le culbutèrent, s'emparèrent de sa position ; Desfourneaux perdit ses plus vaillans soldats, ses canons, etc. cria encore *sauve qui peut ;* les fuyards furent poursuivis jusqu'au morne Soliman, à trois lieues de distance ; pour lui, monté sur un très-bon coursier, et trop prudent pour s'amuser à rallier ses soldats, les dévança, pour ne pas dire qu'il abandonna lâchement les troupes qui avaient été confiées à son commandement.

Apercevant les débris de sa division qui, après s'être raliés sous les ordres des officiers de chaque corps, s'étaient rangé en bataille, il crut que c'était les troupes victorieuses ; les voyant en uniforme rouge, il demanda à ses aides de camp, si c'était la troupe anglaise qui avait pris parti avec les brigands ; épithète dont on qualifiait alors ceux qui les premiers avaient arboré l'étendard de la liberté, sans prévoir ni penser que cet uniforme

rouge qu'il prenait pour anglais, était celui de Dillon et Walch, qui faisaient partie de son expédition, et qu'il venait de faire massacrer par sa lâcheté et son ineptie ordinaire.

Un officier indigné de se voir commandé par un automate semblable, lui dit : « il paraît général que vous n'êtes pas encore revenu à vous, conduisez plutôt nos débris dans notre ancienne garnison, et laissez ces braves gens disputer leur cause » Desfourneaux ne répliqua mot; que pouvait-il dire, pour excuser une lâcheté si palpable?

Il ordonna la marche et rentra au Fort-Royal; e arrivant dans cette ville, on lui emmena un haytien, M. Colas Marché, arrete en cherchant les moyens de rentrer en ville pour faire sortir sa famille et la mettre en sûreté auprès de ses semblables; Desfourneaux fit lier et garroter ce pauvre père de famille, et le fit mettre entre deux planches; dans cet état, en sa présence, il le fit scier en deux de la tête aux pieds; c'est ma revanche disait cet être inhumain et cruel pour ma défaite de l'Acul de Samedi. Sonthonax, à son second voyage à Hayti, ramena Desfourneaux revêtu du grade de général de division.

Au Cap-Henry, il continua à maltraiter les habitans, qui, pour se venger, firent un pamphlet contre lui, où il est peint au naturel; les habitans témoignèrent leur étonnement de voir un être semblable élevé à un des plus hauts grades de l'armée.

Voici une anecdote qui vous prouvera l'insuffisance et la fanfaronnade du général Desfourneaux.

Invité à déjeûner chez le commissaire Raymond, il parlait des aventures qui lui étaient arrivées à Paris ; il se glorifiait et se donnait lui-même des louanges ; et prenant tout-à-coup son aide de camp, M. Edouard, en témoignage de ce qu'il avançait, il lui dit : n'est-ce pas Edouard que c'est vrai; « celui ci répondit avec le plus grand sang froid » de quelle époque prétendez-vous parler ? mais lui dit Desfourneaux en 1788 ; à cette époque, lui répliqua Edouard, avec sa même gravité, « je n'avais pas l'honneur d'être connu de vous. » Desfourneaux rougit, et se tut.

Il faut savoir qu'Edouard, élevé dans la maison d'Orléans et favori du duc de ce nom, avait ce ton noble et des manières aisées qui distinguent les personnes bien élevées ; et de plus, il avait cet air de supériorité et de fierté d'un grand personnage ; et il détestait intérieurement Desfourneaux, qui était grossier, et dont le caractère ne pouvait pas compatir avec le sien ; alors l'époque dont il rappelait adroitement était pour lui faire sentir qu'attaché à la maison d'Orléans, il n'avait pu fréquenter Desfourneaux, qui alors n'était qu'un aventurier.

A la fin de l'an IV de la République, il fut chargé de la reprise du quartier de Valière, dont les anglais s'étaient emparé ; il passa par l'Acul de Samedi, tandis que deux colonnes, sous les ordres du général Moyse et de sa majesté le Roi, alors lieutenant colonel, commandant à la Petite-Anse, se dirigèrent par la Grande-Rivière, en montant par le quartier des Ecrevisses, pour opérer à la reprise de Valière ; mais le général Desfourneaux, redoutant la déroute qu'il avait

déjà éprouvée à l'Acul de Samedi et craignant les embuscades, mit *une sage lenteur* pour laisser les deux colonnes faire la besogne; en effet, les troupes haytiennes battirent dans leur passage Edouard Derouvray, qui commandait pour les anglais, enlevèrent le poste de Flaming, continuèrent leur route pour Valière et s'emparèrent de cette place.

Desfourneaux ne fit jonction avec ses troupes que le lendemain, et encore ce fut le Roi qui envoya le prince du Limbé, alors commandant des compagnies de troupes dites des sans-culottes, au-devant de lui, pour lui ouvrir le chemin.

Les deux officiers supérieurs qui avaient pris Valière, qui avaient battu et chassé l'ennemi tout le long de leur route, ne purent s'empêcher de tourner Desfourneaux en ridicule; la subordination militaire les empêchait de lui témoigner leur mécontentement.

C'est ce même général Desfourneaux qui, en l'an V de la République Française, fut chargé de la mission de soulever les Cayes contre le général haytien Rigaud, mission peu honorable il est vrai, mais à laquelle on le jugeait plus propre qu'à commander une armée; pour la remplir, il engagea le général Rigaud à marcher avec lui sur les anglais qui avaient envahi la partie de Jérémie; il prétexta de maladie et l'abandonna en route, rentra aux Cayes, souleva les habitans et les troupes contre Rigaud; celui-ci informé de cette insurrection, se rendit en diligence en ville, fit embarquer en double Desfourneaux et ses partisans ex-colons, après avoir abattu la tête de son aide de camp Edouard,

infortunée victime des machinations de son général.

Desfourneaux fut dénoncé à la commission par Idlinger ; Sonthonax se vit peu après forcé de le chasser et de l'embarquer pour France.

C'est ce général Desfourneaux qui, après avoir joué tous les rôles, servi tous les partis, reparut à Hayti avec l'expédition de Léclerc ; il débarqua avec lui à l'embarcadère du Limbé ; cette mesure fut nécessitée par la belle résistance que le Roi, notre très-auguste et très-grâcieux Souverain, alors général, commandant l'arrondissement du Cap-Henry, fit à l'escadre française qui voulait forcer la passe de Picolet.

Desfourneaux eut le commandement d'une division avec ordre de s'acheminer pour le Cap-Henry ; à peine débarqué, il eut une affaire avec un poste établi à l'embarcadère du Limbé, où il n'y avait que cinquante hommes de troupe de ligne, qui le contraignirent de changer de direction et de porter sa division sur l'habitation Fage, très-retirée du grand chemin ; il s'acheminait pour le carrefour du Limbé ; mais voyant la route interceptée par S. A. S. monseigneur le prince du Limbé, alors colonel du régiment du Roi infanterie, qui s'était porté avec très-peu d'hommes de son corps sur l'habitation du Petit-Thouars ; Desfourneaux voyant cette manœuvre, refusa la route du carrefour du Limbé et prit celle de la coupe Saint-Michel par le Petit Fond, ce qui changea totalement sa direction ; ce chemin avait été coupé par un solide retranchement, et une partie de la garde nationale de ce quartier y était en embuscade.

Desfourneaux éprouva-là un feu très-meurtrier qui fit beaucoup de ravage dans ses rangs ; chaque coup des tirailleurs haytiens portait sur un homme à leur choix.

Desfourneaux recula et fut tenu en échec pendant plusieurs heures ; ne trouvant pas d'autre passage, il s'avisa, croyant avoir affaire à des hommes aussi vils que lui, il s'avisa, dis-je, d'offrir de l'argent pour n'être point inquiété ; cela ne lui ayant pas réussi, il sollicita humblement la permission de passer ; il s'écria à haute voix : « Citoyens qui composez l'embuscade venez à » moi, je suis venu pour la bonne cause » à ce mot de bonne cause [tant nous étions crédules alors] le feu cessa.

Le chef haytien de l'embuscade s'avança et lui dit : « Puisque vous êtes venu pour la bonne » cause, criez avec moi vive la liberté » ! ce que Desfourneaux fit de suite avec sa division ; à ce mot de liberté, à cette expression sainte et vraiment haytienne, le passage lui fut ouvert ; la division continua sa route sans être arrêtée jusqu'aux environs du Camp de Louise.

Arrivé vers les habitations Lefebvre et Bernon, une forte embuscade placée des deux côtés du chemin, l'arrêta de nouveau depuis huit heures du matin jusqu'à midi sans combat, seulement par une contenance fière et une détermination de ne pas le laisser passer ; il demanda qui êtes vous ? Tous immédiatement répondirent : des hommes libres par leurs fusils. Desfourneaux cria vive la liberté, et sollicita humblement la permission de passer. On lui dit : *Si nous vous permettons de passer, c'est que vous venez de nous faire*

entendre que vous venez pour la juste cause qui nous a mis les armes à la main.

Il assura encore qu'il était venu pour la cause légitime, pour les droits de l'homme; la division continua sa route.

Le commandant militaire de l'Acul, qui n'était pas présent, voyant une division française s'acheminer paisiblement, l'attaqua au milieu de la route avec ce qu'il avait de gardes nationales de son quartier, qui n'étaient point occupées à la défense de la route, dans l'intention de tirer parti des traîneurs de cette division; plusieurs furent capturés, et il y en eut mêmes quelques-uns que la fatigue et l'ardeur du soleil firent périr, sans avoir été frappés par nos armes.

Arrivé vers le pont de Saccanville, la division tomba dans une autre embuscade qui s'étendait des deux côtés du chemin jusqu'à la raque à Morpas; un feu terrible s'engagea de part et d'autres avec beaucoup de peine et de pertes; elle passa, laissant tous ses blessés dans la boue. Le commandant de cette embuscade se comporta comme un intrépide officier, n'ayant voulu entendre aucune composition.

Arrivé au Morne-Anglais, un feu violent fit chanceler l'avant-garde de sa division; Desfourneaux établit un poste pour assurer sa marche, son intention étant de s'arrêter au carrefour du Morne-Rouge; arrivé-là, dans l'après-midi sur les cinq heures, il trouva un bataillon du régiment du Roi, commandé par le chef de bataillon Rouanez, et une partie de la garde nationale du Cap qui allaient à sa rencontre pour le combattre.

Ces

Ces troupes repoussèrent sa division, qui de suite se forma en pelotons et marcha en colonne, en faisant un feu très-vif de chaussé ; à cette manœuvre l'on reconnut le talent d'un officier plus instruit que celui que je vous dépeins, et qui suppléa à son incapacité.

Le désavantage de la position, joint à la force de cette division beaucoup plus nombreuse que nos troupes, les repoussèrent ; Desfourneaux quoiqu'il n'eût pas commandé cette manœuvre, il eut la lâcheté de crier vive Desfourneaux, vive la colonne de droite, comme le premier chef-d'œuvre qu'il eût fait à Hayti, et même j'oserai le croire le premier de sa vie ; il entra à huit heures du soir au Haut-du-Cap-Henry, où il fit jonction avec les troupes françaises débarquées en ce port, sous les ordres du général Humbert, après que la ville eut été évacuée et réduite en cendres.

Quelques jours après, Desfourneaux eut ordre de se porter avec sa division au bourg de Plaisance en montant la position du camp le Coq ; il eut une affaire avec le Prince du Limbé, alors colonel du 1er régiment, qui lui tua beaucoup de monde et fit quantité de prisonniers, il passa néanmoins : arriva à Plaisance et continua sa route pour les Gonaïves; ilfut attaqué à la coupe à Pintade où il faisait halte; où la garde àpied et à cheval du gouverneur Toussaint Louvertur, cette garde dont la discipline, la bravoure et l'instruction étaient connues, qui pouvait rivaliser avec les meilleures troupes du monde, battit Desfourneaux, le jeta en pleine déroute et le poursuivit l'épée dans les reins jusqu'au carrefour d'Ennery

sur l'habitation Jolly. Leclerc étant arrivé, rallia la division de Desfourneaux, le fit marcher en tête, et se porta avec toutes ses troupes pour le soutenir; alors la garde du gouverneur fit des dispositions pour sa retraite, et l'exécuta avec ordre à la vue de toute les troupes françaises, commandées par leur capitaine général, qui fut ainsi que ses troupes étonnés de tant de bravoure et de fierté.

Après cette affaire, Leclerc se sépara de Desfourneaux, en lui donnant l'ordre de se porter au Gros-Morne, et de là, à la montagne du Port-de-Paix pour opérer conjointement avec le général Débelle contre le général haytien Morpas, alors commandant du Port-de-Paix; à son arrivée au bourg du Gros Morne, il reçut la nouvelle qu'il y avait des pourparlers entre les généraux Debelle et Morpas; il remercia le ciel en présence de sa troupe, en avisa de suite son capitaine général, et il voulut même donner sa propre monture à son envoyé pourqu'il fit plus de diligence. Quel déshonneur pour un général? Il fallait qu'il fût bien persuadé qu'il n'y avait que des coups à gagner, et qu'il n'aurait pas changé impunément d'air, n'ayant plus la présence de Leclerc pour le soutenir.

Il reçut par le retour de son envoyé, l'ordre de se transporter au bourg de Plaisance, où il arriva non sans avoir encore été inquiété dans sa route par des embuscades placées au lieu dit Rivière Laporte.

Cantonné au bourg de Plaisance, il fut attaqué par le feu gouverneur Toussaint Louverture, qui à la tête d'une colonne passa par la Trouble, confia la colonne de gauche au général de divi-

sion Gabard, qui passa par Bédoret, après qu'il eut enlevé ce poste de vive force.

Le général Desfourneaux, attaqué rigoureusement par ces deux colonnes, eut été entièrement défait et ledit bourg enlevé sans les troupes haytiennes du général Morpas, qui s'étaient rendues aux français et qui faisaient partie de la division de Desfourneaux. Les grenadiers de la 9e marchèrent contre le gouverneur, qui fit cesser le feu aussitôt qu'il les eut reconnus, s'avança seul avec intrepidité au-devant d'eux et leur dit: *comment 9e vous osez tirer sur votre général en chef;* à ces mots les grenadiers de la 9e restèrent immobiles; après quelques pourparlers, le gouverneur se retira, ne voulant plus combattre des haytiens, la 9e déchargea ses armes en l'air et rentra à Plaisance.

Après l'affaire de la crête à Pierrot, Leclerc, ordonna au général Desfourneaux de faire jonction au Dondon, avec la division Hardy, qui s'acheminait vers ce bourg par la coupe à l'Aine, traversant Saint-Michel et Saint Raphaël, pour se rendre au Cap Henry; pour exécuter cet ordre, il fallait passer par la Marmelade, poste difficile à forcer pas sa position. Desfourneaux fut tellement effrayé du danger qu'il avait à courir, que la fièvre le saisit à l'instant; il remit le commandement de la majeure partie de ses troupes aux généraux Thouvenot et Dampière, qui exécutèrent la jonction après avoir perdu la moitié de leur troupes; pour lui, il resta à Plaisance prudemment.

L'on sait de quelle manière la division Hardy et suscessivement celle de Desfourneaux, furent

taillées en pièces par le feu gouverneur Toussaint Louverture et le Roi, notre très-auguste Souverain.

Le général Hardy, à son arrivée au Cap Henry, rendit compte à son capitaine général de la manière honteuse avec laquelle le général Desfourneaux avait refusé de lui porter secours de sa personne.

Le capitaine général Leclerc, étant alors au Port-au-Prince, le fit relever par le général Salm, et ordonna à Desfourneaux de se rendre au Cap-Henry, où il ne fut plus employé; car tous ses camarades connaissaient son ineptie et sa lâcheté, s'en moquaient hautement.

Après la mort du général Leclerc, le général Desfourneaux fut embarqué par Rochambeau pour France, comme incapable de servir.

Je ne puis me refuser le plaisir de vous citer une anecdote qui eut lieu entre notre Souverain et le général Desfourneaux, lors du séjour de ce dernier en cette ville, laquelle s'est passée en ma présence. Le général Leclerc, ayant ordonné la réunion de tous les généraux dans son gouvernement au Cap-Henry, ils furent invités à un repas, S. M. retenue pour affaire de service ne put venir qu'à la fin du repas; la première personne que le Roi vit, ce fut le général Desfourneaux qui lui dit: « ah! vous voilà général Christophe, vous êtes venu un peu tard »; S. M. répondit: « j'aime beaucoup mieux venir trop tard aux repas et de n'être point le dernier au combat ». Desfourneaux qui sentit très bien l'allusion baissa la tête et se retira.

Voilà mon ami, le détail des exploits mili-

taires du général Desfourneaux à Hayti, que vous voulez connaître, de ce Don Quichotte des ex-colons, qu'ils destinent, dit-on, au commandement en chef d'une seconde expédition contre nous; lui qui s'est comporté de la manière que je vous décrit; tout doit vous prouver que nous ne le redoutons guère, ni lui, ni les généraux Suchet, Hedouville et tout autre qui pourraient venir nous attaquer,

Nous n'avons besoin pour harceler leurs colonnes et les anéantir, que nos braves et intrépides royal Dahomet, ces vieux tirailleurs qui regrettent la perte d'un coup de fusil, s'il ne tue un ennemi comme quelque chose de conséquente, et qui même s'en affligent pendant une journée, se reprochant à eux-mêmes leur mal adresse passagère.

Certes, l'on ne devait pas s'attendre qu'un homme comme le général Desfourneaux, serait préconisé par les ex-colons, comme leur grand cheval de bataille; mais tout est bon pour ces Messieurs, pourvu qu'ils y trouvent des gens pour servir leurs passions effrénées.

Je vous assure, mon ami, que leurs projets chimériques, aussi absurdes que celui qui voudrait se mettre en tête de faire le voyage de France à Hayti par terre, échoueront et seront toujours déjoués par nous.

Il n'y aura, je n'en doute pas, aucun homme sensé dans l'armée française qui voudrait composer cette expédition tant désirée par nos anciens oppresseurs, qui ne verra avec horreur et indignation, l'injuste et criminelle entreprise, dont ils seront les instrumens pour venir dans l'atroce et détestable intention de réduire un peuple civilisé et tranquille,

qui ne demande qu'à jouir de la paix, de la liberté et de l'indépendance ; ces biens précieux que la divinité a départi à tout être humain sur la terre.

La résolution de la nation haytienne est connue, les cris de guerre à mort aux tyrans ont retenti à Hayti, et les vents de la renommée, encore plus prompts, ont porté ces cris formidables dans l'univers entier : les ex-colons ont tremblés, le jour de la veangeance est impatiemment désiré par nous...

Ex-colons de Saint-Domingue, vils rebuts de la nature, êtres tarés, familiers avec tous les crimes ; monstres que le soleil rougit d'éclairer, perpétuel déshonneur de la race humaine ; qui ignore les forfaits affreux dont vous êtes les trop coupables auteurs ? Qui ignore l'immoralité de votre conduite et cette doctrine abominable dont vos complices les Pages, les Brulleys, n'ont pas craint de professer publiquement ? Les avons-nous oublié ces trop fameuses instructions ?

Entretenir des nègres espions parmi les révoltés ; connaître les blancs qui dirigent leurs mouvemens, mettre leurs têtes à prix ; corrompre, égorger ou empoisonner leurs chefs, etc. [1].

Vous osez encore vous agiter de nouveau, égarer l'opinion de la nation que vous avez déshonorez pour l'entraîner encore à sa ruine ? et vous osez après tant de supplices inouis que nous avons éprouvés, après de justes raisons de vous abhorrer et de vous détester, nous faire un crime de notre indépendance ? vous qui vouliez cette indépendance,

---

[1] Garran Coulon, rapport sur les troubles de Saint-Domingue.

qui marquiez ce projet *au désir de faire avec la France un pacte d'union, d'amitié et de commerce.*

Vous osez jeter des doutes sur la sûreté de notre commerce et de notre voisinage avec les colonies de nos amis ?

Que l'exécration et le mépris soient donc votre partage ; ces sentimens vous sont dus ; vous pouvez égarer un moment l'opinion des peuples ; mais le jour de la vérité ne peut être offusqué long-temps ! elle luira cette terrible vérité, pour vous et pour l'univers entier !

Telles sont, mon ami, les notes sur Desfourneaux, dont vous m'avez parlé ; faites-en part à ceux qui ne le connaissent point ; et ils jugeront quel sera le résultat de cette misérable expédition, que la France doit envoyer contre Hayti.

J'ai l'honneur d'être, mon Ami, votre affectionné serviteur,

D'ENNERY.

Au Cap-Henry, chez P. Roux, imprimeur du Roi.

